N° 19 TROISIÈME ANNÉE 10 Octobre 1899

# LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l'" *UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE* "

PARAISSANT LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

**Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.**
**La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.**
**Naitre, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.**
**ALLAN KARDEC**

SOMMAIRE



## SOUFFRANCE ET SCIENCE

*Heureux ceux qui souffrent.*

Ce sujet fut de tous temps l'un des plus délicats, des plus difficiles à approfondir avec profit, parce qu'il est peu d'hommes qui comprennent la raison d'être de la souffrance.

La plupart, en effet, la rejettent *à priori*, comme une tyrannie incompatible avec l'idée fausse que nous nous faisons du Créateur. D'après certains hommes, à courte vue, ce qui existe est mal conçu, ils auraient fait beaucoup mieux. Tout prodigieux que ce langage paraisse, nous l'avons entendu, ces hommes se prétendent lésés au milieu de la création tout entière, ils sont, disent-ils, incompris, leurs qualités méconnues, mais, au demeurant, ils ne sont que des monuments d'égoïsme. Regardons cependant avec charité toujours ces maussades qui seraient volontiers pour le reste du monde des tyrans infatués d'orgueil.

Combien ces hommes sont loin de ces âmes simples, mais justes et grandes qui ont conscience de leur infimité dans l'océan des mondes de la création.

L'homme est plus souvent disposé à recevoir des congratulations que préparé à reconnaître ses imperfections. Pour avouer que ses défauts sont la cause de ses souffrances, il lui faut déjà avoir atteint un degré d'évolution considérable, avoir conquis une certaine grandeur d'âme. Et combien parmi nous qui sont appelés grands et qui ne sont en réalité que de tout petits enfants. Mais, alors n'est-ce pas la trop complaisante considération d'eux-mêmes qui les rend aveugles sur le reste du monde ?

Pour ces nombreuses raisons, cet utile et important sujet de méditation n'est donc, le plus souvent, qu'effleuré et traité de façon tellement superficielle qu'il ne laisse en notre âme aucune empreinte capable d'éclairer notre conscience. La cause de ce temps perdu, nous la retrouvons, toujours la même, dans l'hypocrisie des calculs d'intérêt personnel.

Et puis, pour comprendre toute l'importance, toute l'économie de la souffrance, il faut avoir appris à se connaître, à s'analyser soi-même au milieu des épreuves que l'on a endurées ; pour juger sainement la douleur des autres, il faut se trouver dans la situation de ceux qui souffrent le plus, ou bien, ce qui est rare, se souvenir encore intensément des orages, des peines, des angoisses passés ; il faut être de ceux à qui la souffrance a ouvert les yeux sur l'étrange acuité des tortures physiques et morales, et qui ont pu, en traversant les sinistres domaines de l'affliction, approfondir ses mystérieux enseignements, ses secrètes initiations.

Ce sujet, certes, est bien osé pour tout homme qui ne sait tout le prix de l'étincelle qui jailli

du creuset qui affine l'esprit, du rayon qui succède à l'effort, de la lumière qui éclaire l'horizon de l'âme au milieu des ténèbres de l'ignorance; mais pour le philosophe spiritualiste la souffrance brille d'un éclat particulier. Dans ses moindres manifestations, il l'accepte avec courage; il ne saurait la fuir parce qu'elle est inévitable, mais il n'a pas davantage la témérité de l'affronter inutilement, il la respecte sans la braver.

Le spiritualiste sait que la souffrance est la porte sacrée qu'il faut franchir pour pénétrer dans le sanctuaire de la perfection, aussi, il l'estime grande et sainte, parce qu'elle efface et répare les erreurs et les crimes du passé; il sait aussi que dans chaque existence humaine, elle est l'enfantement d'un devenir plus grand, l'arme qui, chaque fois, se trempe et assure la domination de l'âme sur la matière.

La souffrance se manifeste à nous par la difficulté que nous ressentons à porter le fardeau des tourments de la vie; sur nous pèse douloureusement le stigmate de la matière, mais cette impression est pour chacun le point de départ de l'éveil de son individualité. L'épreuve a été féconde, elle n'est encore que l'aurore, et malgré ses erreurs son empreinte victorieuse est ineffaçable.

Malgré les protestations nombreuses contre toute obligation, contre toute contrainte, si vive en notre siècle, la conscience des foules, en voie de se ressaisir, est emportée par une action réflexe des monstrueuses tyrannies d'un passé immense, à considérer déjà comme prémisses d'avènement d'ordre social le « droit » et le « devoir ». La limite est dépassée, il est vrai, parce que l'ignorance populaire place le droit avant le devoir, sans avoir défini la valeur de l'un et l'importance de l'autre, mais les événements se chargeront de remettre au point les exagérations du moment. Ce qui reste acquis de la perception consciente de la douleur a fait surgir deux principes indispensables au progrès: le « droit » et le « devoir ».

Ces deux puissants leviers du monde, ces coefficients absolus de l'évolution des âmes sont nés de la souffrance ; enfants jumeaux, nourris aux mêmes mamelles alternées, ils sont aujourd'hui proclamés sauveurs par la conscience universelle que la souffrance a grandie, élevée jusqu'à lui donner la conception idéale de sa destinée sublime.

Encore un pas, ce sera celui de demain, et le monde est sauvé, l'humanité tout entière devra son salut à la « souffrance abhorrée », car demain, les esprits seront convaincus de l'imperturbable vérité de cet axiome : qu'il n'est pas de droits sans devoirs.

La bête égoïste, qui trop souvent sommeille, s'incline cependant devant la rigueur qui n'épargne personne, car les palais ou les richesses sont impuissants à garantir de ses coups. Le plus orgueilleux d'entre nous est contraint d'éprouver ses atteintes et de ressentir l'isolement glacial envahir son être, malgré les flatteries, les congratulations hypocrites que des courtisans lui adressent, lorsque le malheur l'a frappé, l'adversité implacable éclaire son âme et lui donne la perception salutaire du mensonge. Il appelle la compassion, il sollicite en vain ses amis des jours heureux de lui accorder la sympathie, aliment et baume qui réconforte le cœur et calme ses angoisses, pour lui octroyer un peu d'affection. Pour goûter l'amour vrai que son désir recherche, il donnerait tous ses trésors, il souffrirait plus encore s'il pouvait être payé de retour par un peu de ce dictame qui s'appelle la bonté, l'affection sincère.

La souffrance a donc fait ce miracle qu'elle a transformé une âme égoïste et fait naître dans un cœur aride le désir du bien, la notion pratique de la bonté jusqu'au dévouement, jusqu'à l'amour.

La souffrance nous donne la science du progrès, c'est elle qui nous initie aux services que nous avons à rendre à nos frères affligés; elle nous fait ingénieux à découvrir les moyens de les soulager de leur fardeau trop pesant pour leurs forces, à faire enfin, pour eux, ce que nous voudrions qu'il nous fût fait, si nous étions à leur place; elle ouvre les yeux sur l'obligation commune à tous d'expier, de réparer et d'accomplir la tâche qui est imposée à chacun de nous, elle est donc aussi le pédagogue de l'égalité devant le devoir.

La souffrance est la révélatrice du principe immanent de Justice, sans lequel l'ordre, l'harmonie, le bonheur social, quoiqu'en disent des sophistes ne peut être que chimère. C'est elle qui nous apprend à être doux avec les petits, avec les faibles, à secourir les opprimés. Elle développe en nous les sublimes principes de solidarité et de fraternité. C'est elle encore qui nous ouvre les horizons de la perfection, parce qu'elle appelle nos réflexions sur les causes qui l'engendrent. Elle nous dévoile enfin

l'origine de la douleur, origine mystérieuse encore pour beaucoup d'entre nous, car elle rend peu à peu manifeste, même pour les intelligences les moins éclairées, les rapports qui existent entre nos appétits matériels et les souffrances physiques et morales qui nous assiègent; celles-ci, nous commençons à le comprendre, sont en réalité les conséquences, le reflet absolu de notre mental.

L'homme, être imparfait, mais perfectible, grandit, se fortifie et s'épure par la souffrance, dans sa condition terrestre, elle est pour lui le stimulant nécessaire qui l'arrache à l'empire de la matière, lui donne la puissance de réaliser son idéal, parce qu'elle est la science du progrès, la science de l'âme humaine dans son passé, dans son présent et dans son avenir.

BEAUDELOT.

## DE LA PERFECTION DES ORGANES DE L'AME

*Si les sens humains étaient plus affinés permettraient-ils à l'homme d'avoir une idée plus nette du monde spirituel ?*

*Existe-t-il des mondes dans lesquels les hommes ayant des sens plus développés que les nôtres arrivent à avoir par leurs sens la perception de Dieu ?*

L'être spirituel est enfermé dans le corps physique qui le limite et qui empêche ses perceptions.

Le corps ne donne à l'homme qu'une série de sensations limitées, sensations bornées et imparfaites; les sens physiques non seulement sont peu étendus dans leurs perceptions, mais encore ils sont variables d'un individu à un autre, et il existe dans les phénomènes perçus deux modes de sensations qui permettent d'affirmer que l'affinement des sens révèle autre chose; qu'il y a un principe supérieur qui se trouve senti par l'organisme développé, là où l'organisme inculte ne perçoit qu'un effet inférieur.

Prenons, par exemple, le sens de l'ouïe ; le mouvement vibratoire de l'air perçu par l'oreille donne deux sensations très distinctes : le bruit et le son.

Le bruit est le phénomène matériel, le son est le phénomène spirituel ; toutes les oreilles perçoivent le bruit, toutes ne sont pas aptes à percevoir le son, c'est-à-dire à saisir l'harmonie qu'il renferme ; tous les individus n'ont pas l'oreille musicale, et parmi ceux qui sont aptes à saisir la musique, le nombre des vrais musiciens est excessivement restreint ; il est peu d'organismes qui saisissent l'harmonie musicale dans sa plénitude, et qui ont la science musicale directement par la seule audition des sons.

Il y a donc une différence radicale entre l'individu qui perçoit sans effort l'harmonie, et celui qui, dans un air qu'il entend ne saisit qu'une suite de vibrations flattant son oreille, mais qui sont sans relation et sans rapport entre elles.

Ce qui existe pour l'ouïe s'applique aux autres sens ; et en effet, de l'affinement des sens et de leur développement dans la perfection harmonique, naît pour l'esprit une compréhension plus nette des lois universelles, non seulement dans leur réalisation matérielle, mais dans leur intelligence ordonnatrice.

Le développement des sens physiques ne réside pas dans l'étendue seule de leurs perceptions, il réside aussi dans l'éducation des sens, c'est-à-dire dans l'application intelligente qui en est faite par l'esprit, et du développement mental de l'individu.

Car, l'affinement des sens, tout en augmentant les pouvoirs de l'individu, ne suffisent pas pour donner à l'homme la perception du divin ; s'il suffisait d'un organisme plus parfait pour arriver directement à cette perception ; l'homme, débarrassé du corps physique, se trouverait dans le monde spirituel dans cet état supérieur de compréhension.

Il faut qu'à l'organisme physique corresponde un organisme spirituel développé, et qu'à la sensation matérielle s'adjoigne un état d'âme qui comporte la compréhension des phénomènes perçus.

L'affinement des sens, pour amener un résultat spirituel dans les perceptions humaines, doit être double; il n'y a pas que l'organe physique qui se développe, mais aussi l'organe astral qui lui correspond.

Un sauvage dont l'ouïe perçoit des bruits qui échappent à l'oreille d'un civilisé, ne sent pas l'harmonie musicale que comprend un Mozart : chez le sauvage, l'organe physique seul est sensible ; chez Mozart, le corps astral est en unisson avec la cause harmonique.

Le monde terrestre est évidemment un monde de sensations limitées, les perceptions que les hommes reçoivent sont d'un ordre en général physique ; seules, les riches organisations ont le privilège d'avoir des sens plus étendus qui leur permettent de manifester leur compréhension de la nature dans les œuvres du génie ; mais il existe certainement d'autres mondes peuplés par des humanités plus parfaites, dont l'organisme physique, infiniment plus subtil, permet aux individualités d'être directement en rapport avec les émanations et les formes de la vie universelle.

Ces humanités ne sont pas nées spontanément de l'idée génératrice ; elles sont le résultat de cette évolution que les êtres poursuivent : elles se sont modifiées par le travail de l'esprit.

Si l'organisme humain est imparfait, c'est que l'humanité est imparfaite ; il répond à la période d'évolution de la collectivité qui peuple la terre ; à mesure que cette humanité se développe, elle s'affine par un travail séculaire, et lorsque les éléments vitaux de la terre seront épuisés, cette vaste pensée qui forme l'humanité terrestre cherchera un autre milieu pour s'exprimer et pour acquérir.

L'homme part de l'inconscience pour arriver à la connaissance ; il subit cette inconscience dans le monde physique, dans l'astral et dans le spirituel ; les trois plans évoluent avec lui et par lui.

Leurs actions réciproques se pénètrent et se modifient mutuellement.

Individuellement et collectivement, chaque individu, et avec lui toute la race humaine, est emporté par ce grand mouvement qui va vers un but dont chaque instant les rapproche.

Ce but : c'est la compréhension du divin, non pas dans le tâtonnement d'une intelligence qui cherche ; mais dans une nette et claire perception.

Cette perception, les habitants de la terre ne l'ont pas, d'autres humanités logiquement la possèdent ; ce qui est incompréhensible aujourd'hui demain devient une certitude.

Que la race humaine se développe par la culture de ses sensations dans l'harmonie du beau, qu'elle fasse prédominer la sensibilité spirituelle sur la sensibilité physique, les notions de Dieu et de la vie universelle gagneront en netteté et en précision ; ce qui fait le doute et l'incertitude, ce n'est point l'agencement de la création, mais l'incomplète notion que les hommes s'en font ; du jour où, par le travail intellectuel l'esprit s'affine, le corps astral s'affine également et réagit sur le corps physique.

Une individualité spirituelle qui peut saisir et comprendre le divin ne pourrait revêtir les enveloppes terrestres ; tout est harmonique dans l'œuvre divine : la terre et ses habitants, l'état d'âme général de la planète et la phase de son évolution physique ; mais de jour en jour, cette harmonie se transforme ; aux cycles d'idées épuisées se substituent de nouvelles pensées, et pour exprimer ces pensées nouvelles, la matière elle-même se modifie et se plie aux exigences de l'esprit ; l'homme comprendra un jour que s'il est en avance sur l'état général de son monde, il ira plus tôt dans des sphères d'une vie plus complète ; s'il est dans l'état général, il évoluera avec la pensée planétaire, et continuera avec elle à épuiser les formes toujours plus belles de la vie, jusqu'à ce que le principe intelligent... devenu conscient, devienne à son tour une force directrice dans l'ensemble de l'Univers.

La multiplicité des formes de la vie est inépuisable, la variété des mondes est infinie, l'esprit ne trouve point deux formes identiques dans toute la création ; la matière n'est que le revêtement passager de cet élément spirituel qui évolue vers le divin.

Où va ce mouvement? la langue humaine dit vers un but ; en réalité, il n'y a pas de direction, car tout est tout, et Dieu est en l'homme. L'homme se travaille lui-même, il brise peu à peu les barrières matérielles qui l'empêchent d'être en contact avec le divin : ces sens corporels, ces percées sur le monde sensible, il les étend ; sa sensation astrale, il la rend de plus en plus universelle, et enfin il finit par pénétrer directement le divin.

Longue évolution qui s'étend dans l'infinitude des temps pour l'homme matériel qui compte ; mais qui pour l'homme spirituel est constante dans un présent éternel!

F. Hardeley.

---

## PENSÉES

⁂ L'Histoire, qu'est-ce? le long procès-verbal du supplice de l'humanité, pendant lequel, le plus souvent, le pouvoir tient la hache, et le prêtre exhorte le patient. L.

⁂ Les nations ressemblent aux arbres, elles meurent par la tête. L.

# VOIX DE L'AU-DELA

## Confiance.

Je suis toute heureuse, ma chère fille, de te voir au milieu de ces bons vieux amis qui te considèrent un peu comme étant de leur famille, et je suis touchée de la cordialité avec laquelle ils te reçoivent. Ce séjour ici sera pour toi comme une halte dans une fraîche oasis après la traversée brûlante du désert. Repose-toi, enfant, laisse ton cœur et ton âme s'épanouir aux douceurs de l'amitié, jouis de ces quelques jours que tu passes sans souci d'aucune sorte et dans une quiétude parfaite ; mais n'oublie pas, au milieu des distractions qui te sont offertes, le grand but de la vie. Ne te laisse pas distraire des grandes pensées de devoir, de charité et de piété qui règlent ta vie. Songe que le repos n'a été donné à l'homme qu'afin qu'il puisse réparer ses forces, et se préparer à de nouvelles luttes. La paix entière et véritable n'est pas le partage de la vie terrestre. Toujours elle sera troublée par quelque traverse; mais le cœur sincèrement attaché à Dieu et rempli de son amour ne sera pas ébranlé outre mesure par les quelques luttes qu'il aura à soutenir. Il pourra gémir et saigner, cela est vrai, il pourra être en proie au trouble et à la douleur; mais toujours il se ressaisira et sa confiance dans la miséricorde divine restera inébranlable.

Je t'ai suivie dans ton voyage et je t'ai protégée d'une manière bien sensible, ma chère C..., je suis avec toi, ne te crois donc pas seule avec nos bons amis, j'ai ma place au milieu de vous dans vos réunions du soir qui doivent te rappeler nos bons moments d'autrefois dans notre chère Alsace. C. B.

## Le monde visible et le monde invisible.

Le 12 septembre 1899.

Ma bien chère fille,

Pourquoi ne lirais-tu pas quelques-unes de mes communications à ma bonne vieille amie? Puisque vous avez aujourd'hui parlé spiritisme et que tu lui as dévoilé quelques-unes de ces saintes et consolantes vérités, achève de l'initier et prouve-lui que la religion n'a rien à craindre de cette science sublime, que tout au contraire l'âme s'élève, le cœur s'épanouit, l'intelligence s'éclaire. Elle comprendra que cette communion du monde invisible et du monde visible est ce que Dieu a fait de plus consolant pour l'humanité et que ceux que vous pleurez sont bien plus heureux dans cette vie de l'au-delà. Fais briller à ses yeux le flambeau de la vérité et fais-lui entrevoir le bonheur qui l'attend ici, quand le moment sera venu pour elle de cueillir la palme des vainqueurs. Elle a souffert dans sa vie, elle a eu de pénibles épreuves à supporter, elle a pleuré et gémi; elle a été une épouse modèle, une mère prudente, une amie dévouée, aussi sa récompense sera grande et belle.

Je la remercie de l'affection qu'elle te témoigne, chère enfant, et je la bénis pour cela.

C. B.

## L'Immensité radieuse.

Le 17 septembre 1899.

(Les lignes suivantes ont été dictées par une jeune fille le jour même de sa mort, elles s'adressent à une amie qui l'avait depuis peu initiée au spiritisme.)

C'est donc cela mourir! oh quel instant! se trouver tout à coup transporté dans l'immensité radieuse. Chère, chère amie! vous seule savez me trouver où je suis, vous seule comprenez que c'est la joie et le bonheur qui ont remplacé pour moi la douleur et la maladie. La mort est une délivrance et je la chante! Oh quel moment délicieux que celui où l'on voit s'ouvrir devant soi les portes de l'au-delà! quel éblouissement succédant aux ténèbres, quelle ivresse!... Je ne peux plus rien dire, je suis encore trop émue et j'ai soif de tout voir; mais attendez-vous à recevoir souvent ma visite, j'aurai tant de choses à vous dire!

Votre petite Angèle.

# UNE CONVERSION POSTHUME

## Le colonel R.-G. Ingersoll.

(*Suite et fin.*)

« Je n'ai pas encore entièrement approuvé cet examen rétrospectif, que chaque esprit doit subir, ainsi que je crois le comprendre. Je dois

affronter les faits, les pensées, les paroles de mon existence mortelle. Mais, chers amis, je n'ai pas peur d'eux, ils sont miens, et je suis responsables d'eux, et je consens à souffrir pour eux si c'est nécessaire. Je solliciterai cet examen rétrospectif avant de pouvoir saisir le vaste fil de l'existence qui s'ouvre devant moi et de la mener à bonne fin. Je solliciterai d'apprendre qui je suis dans ce royaume plus libre et plus grand que la vie humaine, j'essaierai de comprendre de plus en plus les grands rapports de la vie à la vie, de l'esprit à l'esprit.

« Mais, mes amis, ce n'est pas effrayant ; je ne trouve rien devant moi qui est décourageant. Je suis une des moindres de ces âmes en liberté, de ces esprits qui surgissent et se pressent autour de moi dans le royaume de l'immortalité, mais je pose fermement mon pied sur la base de la vie spirituelle, et je ne tremble pas. Rien ici ne peut effrayer, vous entrez dans votre propre héritage, et je suis heureux de le constater, parmi tout le mal que j'ai pu commettre, les pensées indignes que j'ai pu avoir, je puis dire que j'ai essayé de traiter mon prochain avec intégrité et justice.

« Je me trouve donc sur le seuil de la vie immortelle sans très grandes connaissances de ce qui la concerne, car je ne les avais pas de mon vivant. Mais je trouve que mes rêves d'adolescent et d'homme, et que les grands élans d'espoir qui m'ont soutenu, même au contact de la mort, sont réalités, et sont la réalisation de cet espoir de réunion avec les êtres aimés, et de l'aspiration vers un autre monde plus vaste, dans lequel je viens d'entrer.

« Je ne saurais encore vous parler d'expérience, comme d'autres esprits le peuvent. Je dois attendre. Je dois attendre que le dernier chagrin se soit endormi, que les larmes versées sur la dépouille mortelle soient séchées. Je dois attendre de pouvoir recueillir dignement le grand héritage de la vie spirituelle, et de comprendre sa vraie valeur, sa vraie signification.

« Mais, mes amis, je me rends compte déjà en ce moment, aux premières heures de mon existence spirituelle, que je ne suis pas détaché de la grande alliance sympathique, que je ne suis pas séparé des miens parce que je suis mort, et j'accours pour effacer chacune de mes paroles, de mes pensées qui auraient pu émettre un doute en vous sur la vie future. Et s'il vous en reste un, effacez-le sur l'heure.

« J'accours pour vous dire que le manque de foi, quoique sincère et honnête, n'est pas digne d'un esprit intelligent, qui toutefois peut manquer de science et sans science quel droit avons-nous de ne pas croire? Le doute est le grand agitateur de la pensée et le commencement de la sagesse, et les doutes du passé ont permis à l'homme d'explorer les chemins de la science et des connaissances humaines, jusqu'à l'accomplissement de la loi d'une nature généreuse. Mais imposer la négation d'une chose sur laquelle on ne sait rien, n'est pas correct. Je rétracte donc ou biffe toute parole, toute démarche par lesquelles j'ai essayé de nier l'existence d'une vie future.

« Mais je ne rétracte rien de ce que j'ai dit contre les terreurs théologiques, je ne rétracte rien de ce que j'ai dit contre cette peur qui étreint l'humanité et l'empêche de pénétrer librement dans le royaume de la pensée. Mais la différence entre le ciel et l'enfer religieux, et ce royaume où j'ai pénétré est la différence des ténèbres à la lumière, de la vie à la mort, et je répète encore comme de mon vivant que, s'il me fallait choisir entre le ciel étroit où de rares élus sont admis et l'enfer, je choisirais l'enfer parce que mes amis s'y trouveraient.

« Mais nous ne sommes pas en enfer, ni dans des puits de feu, ni dans un ciel qui étouffe la sensibilité de nos cœurs par une immortalité égoïste basée sur des âmes périssables. Nous sommes au sein de l'univers de la vie infinie, au milieu de toutes les âmes de l'univers qui nous sont apparentées. Nous étreignons des possibilités infinies et éternelles, nous atteignons les grands sommets de la vie qui sont la pensée spirituelle, et là, inondés de lumière, dans l'immortelle splendeur de la vérité, s'étendant bien loin à ma vue, et toujours et encore se dirigeant vers la terre pour la consolation de ceux qui y demeurent, je vois ces légions merveilleuses de consciences spirituelles, je les vois défiler en colonnes de pensées diverses, invincibles, non pas comme des armées de puissance lancées sur un monde inconscient, mais en message de paix, de joie et de divin amour.

« Je vous rends grâce, Chairman, et vous, amis, pour la lumière jetée par vous sur le chemin de l'humanité, j'aurais voulu que cette foi en la vie future s'étendît au loin et pénétrât au cœur de tout homme.

« Je vous le promets aujourd'hui, je ne veux jouir d'aucun ciel, je ne me rendrai vers aucun

royaume éloigné, je ne me séparerai pas de l'existence humaine avant d'avoir, moi aussi, dans la mesure de mes faibles moyens, fait comprendre aux masses que la mort n'est pas la mort, mais la vie éternelle.

« Mais pour le moment, suivez-moi dans cette vie universelle lumineuse, où vos espérances se réalisent et où ceux que vous avez crus morts, comme moi, se présentent dans ces jardins paradisiarques qui s'ouvrent à ma vision, et viennent à moi se jeter dans mes bras. Venez à moi, vous qui, orphelins, avez erré solitaires, pleurant des parents bien-aimés, venez là où je me trouve, moi, et où vous les retrouverez.

« Venez à moi, vous les fatigués de la vie, luttant chaque jour pour l'acquisition des biens de la terre, laissez-moi vous apprendre à ranimer vos énergies, à dégager votre esprit de la lourde meule du pain quotidien à gagner; que la conscience de cette vie, que le monde ignore trop, fortifie votre cœur et vous soutienne.

« Venez à moi, mes amis intellectuels, vous qui avez essayé de percer les problèmes de la vie matérielle, laissez-moi vous montrer que derrière cette mince membrane des sens, derrière cet orgueil de l'intelligence qui vous aveugle, comme il m'a aveuglé moi-même, se trouve la solution de tout problème.

« Venez vers ceux qui conduisent les âmes humaines à la science d'une vie supérieure, et si vous osez sonder les problèmes d'immortalité venez en chercher les preuves, non pas par le changement appelé mort, non pas par le grand coup qui m'a frappé moi, mais à vos foyers, par la médiumnité de vos petits enfants, où les voix de vos aimés peuvent se faire entendre. Elevez-y un sanctuaire et un autel, et que ce sanctuaire et cet autel soit le lieu de communion.

« Mais, je ne puis davantage me servir de l'instrument que je n'ai jamais employé avant. Je pourrais briser ces cordes sensitives et tendres; toutefois laissez-moi vous convier à apprécier la mort, cette belle lumineuse et tendre mère qui ferme les yeux des malheureux et clos les lèvres de ceux qui pleurent. Oh! belle et blanche Mort, je suis arrivé en ta présence, j'ai senti ton souffle bienfaisant, j'ai vu ton aspect glorieux, le miracle de ton image, j'ai senti son étreinte maternelle, toi notre mère primordiale, j'ai vu que tu es toute beauté!

« Oh! toi, bel ange, si mal nommé la Mort, tu es la mère de la vie; tu es l'héritage de toutes les âmes, tu es le baptême, la suprème, l'éternelle consolation! Les hommes ne voient pas ton aspect radieux, mais tu es l'étoile dans l'immensité des mondes. Bel ange de vie, je suis à toi pour l'éternité. »

*Trad.* M. DE KOMAR.

*Fin.*

## LE FLUIDE MAGNÉTIQUE HUMAIN

Maintenant que le fluide magnétique a franchi le seuil du tabernacle et que le mot n'étonne plus personne, même les médecins de la plus vieille école, grâce surtout à la méthode effluviographique, je viens ajouter quelques notes à celles que vous avez bien voulu faire paraître dans le *Spiritualisme moderne*, j'avais dit que les émanations magnétiques sortant de notre corps et dont les doigts, les yeux et le front étaient les principaux robinets étaient un nouveau mode de lumière à vibrations non encore analysées.

Je crois, de plus, que cette lumière est plutôt *émissive* que *ondulatoire*. Elle pénètre les corps opaques petit à petit, progressivement, en raison de l'épaisseur des enveloppes.

La lumière ordinaire frappe les corps et s'arrête; elle est réfléchie, renvoyée pour les corps opaques, elle n'a affecté que la première couche, ou plutôt la surface. Le fluide humain s'étale et imbibe les couches profondes. Il semble opérer comme la chaleur, successivement de proche en proche.

Pour s'en convaincre on n'a qu'à placer une plaque photographique dans un bain révélateur et mettre trois doigts légèrement espacés sur le gélatino bromure de cette plaque.

On voit alors, à la lumière rouge, une auréole noire se former, noircir, s'agrandir et irradier les effluves des rayons.

N'est-ce pas d'ailleurs ainsi qu'il opère quand on magnétise un mal, une entorse, par exemple. L'an denier j'eus une forte entorse et le médecin déclara que j'avais à garder la chambre pendant une vingtaine de jours au moins. Il me fit venir un de ses infirmiers en me disant qu'il était bon masseur.

Le dit masseur (lire magnétiseur) arrivé, je lui fis d'abord mettre les mains sur une plaque

qui fut pleine d'effluves et de colorations; je lui confiai mon pied et, le surlendemain, à la stupéfaction de tout le monde, j'étais à cheval, complètement guéri.

Qui a raccommodé les chairs, renoûé les fibres déchirées, fait reprendre son chemin au sang extravasé? si ce n'est cette émission continue de fluide qui agit proportionnellement à la quantité et à la qualité de l'émission.

Je serais tenté de dire que le fluide magnétique agit à la façon d'une goutte d'huile qui. jetée sur un cahier de papier, finit par en traverser toutes les feuilles et, de plus, s'étend en surface.

Toutes ces réflexions me viennent à la suite d'expériences que je fais sur des plaques que je recouvre de plusieurs enveloppes de papier rouge, inactinique à la lumière, que je mets sur le front et qui sont traversées au bout de peu de temps, au point de laisser des images ou tout au moins des empreintes fluidiques et quelquefois l'empreinte d'un objet longtemps regardé.

Je vous envoie, à ce sujet, la photographie d'un règle blanche regardée pendant vingt minutes par le peintre M. Aubelle ayant une plaque sur le front. C'est bien la vision prolongée de cette règle qui a créé la ligne droite du cliché, le cliché était sous une double enveloppe de papier rouge.

D'ailleurs, chacun n'a qu'à essayer de cette méthode pour s'apercevoir que le front émet de la lumière pénétrant les corps opaques.

Mettez des lettres A B C... sur les enveloppes, à l'encre ou au crayon, et ces lettres sont transportées sur le cliché soit par le fluide humain, soit par le fluide des arbres. Je vous en envoie un échantillon.

Une exposition à la lumière du jour les imprime également; mais avec moins d'intensité, quoique y mettant plus de temps.

J'ai essayé de voir si la chaleur pouvait produire le même phénomène d'impression; or une plaque mise sur un fourneau avec une chaleur de 80 degrés environ, brûlante à la main quand je l'ai prise n'a produit aucun effet.

Commandant Tegrad.

---

⁂ Pleine de courants et de contre-courants, d'écueils cachés sous une surface riante, l'intrigue est un lac où les plus habiles nageurs finissent toujours par se noyer. L.

## PAGES OUBLIÉES

### Le « Credo » de Mazzini

(FRAGMENTS)

« Je crois en Dieu, Esprit et Amour, Seigneur et Educateur;

« Je crois en une loi morale, expression souveraine de son esprit et de son amour;

« Je crois en une loi de devoir que tous nous sommes appelés à comprendre, à aimer, et s'il est possible, à réaliser par nos actes;

« Je crois que la vie est, pour l'unique manifestation visible de Dieu, et en elle nous devons chercher les indices de la loi divine;

« Je crois que, de même que Dieu est un, une est la vie, une aussi la loi de la vie, dans sa double manifestation: dans l'individu et dans l'humanité collective;

« Je crois en la conscience, révélation de la vie dans l'individu, et en la tradition, révélation de la vie dans l'humanité, comme les deux seuls moyens que Dieu nous ait donnés de comprendre ses desseins; et que, quand la voix de la conscience et celle de la tradition s'accordent dans une affirmation, cette affirmation renferme la vérité ou une partie de la vérité;

« Je crois que l'une et l'autre, religieusement interrogées, nous révèlent que la loi de la vie est le progrès. Progrès indéfini dans toutes ses manifestations, inhérent à la vie même, se développant successivement à travers toutes ses phases;

« Je crois que la vie étant une, une aussi sa loi, le même progrès qui s'accomplit dans l'humanité collective, et nous est révélé par la tradition, doit également s'accomplir dans l'individu; et, comme le progrès indéfini, entrevu, conçu par la conscience et prédit par la tradition, ne peut se vérifier dans la courte existence terrestre de l'individu, je crois qu'il s'accomplira ailleurs, et je crois en la continuité de la vie manifestée en chacun de nous, et dont l'existence terrestre n'est qu'une période;

« Je crois que, de même que dans l'humanité collective, toute conception d'amélioration, tout pressentiment d'un idéal plus vaste et plus pur. toute aspiration au bien, se traduit tôt ou tard en réalité, de même dans l'individu toute intuition du vrai, toute aspiration aujourd'hui

inefficace vers l'idéal, est une promesse de développement futur, un germe qui doit se développer dans la série des existences qui constituent le vie;

« Je crois que, de même que l'humanité collective conquiert de plus en plus et successivement l'intelligence de son propre passé, de même l'individu, en avançant toujours dans la voie du progrès et en proportion de son éducation morale, conquerra la conscience et la mémoire de ses existences passées;

« Je crois non seulement au progrès, mais encore à la solidarité des hommes dans le progrès; je crois que, de même que dans l'humanité collective, les générations s'enchaînent aux générations et que la vie de l'une aide l'autre en la fortifiant, de même les individus s'enchaînent aux individus et la vie des uns soit ici ou ailleurs à la vie des autres; je crois aux affections pures et constantes, qui sont une promesse de communion dans l'avenir, un lien invisible, mais fécond d'action, entre les morts et les vivants;

« Je crois que le progrès, loi de Dieu, doit infailliblement s'accomplir pour tous; mais je crois aussi que, devant nous-mêmes en avoir conscience et le mériter par notre œuvre, Dieu nous laisse le temps et l'espace comme sphère de liberté dans laquelle nous puissions l'accélérer ou le ralentir;

« Je crois ensuite en la liberté humaine, condition nécessaire de la responsabilité;

« Je crois en l'égalité humaine, c'est-à-dire qu'à tous Dieu donne les facultés et les forces nécessaires à un égal progrès; je crois que tous nous sommes appelés et élus à l'accomplir plus ou moins vite, suivant l'œuvre de chacun;

« Je crois que l'existence actuelle est un gradin pour l'existence future; la terre, le lieu d'épreuve où, en combattant le mal et aidant au bien, nous devons travailler à mériter de monter; je crois que c'est un devoir pour tous et pour chacun, de travailler à sanctifier cette loi de Dieu, en la mettant en œuvre autant qu'il est possible; et de cette foi, je déduis toute la morale. »

---

⁂ Il y a de notre temps une expression au moins singulière. « Il pense mal, » dit-on. — Avant de dire cela, il faudrait au moins être sûr de penser soi-même; et en fût-on là, « il pense mal » signifierait seulement, il ne pense pas comme moi. » — Ce n'est pas trop la peine de se recueillir, de se redresser et de prendre un air profond, pour prononcer cette grave sentence. L.

## L'AME ÉTRANGÈRE

Comment, lorsque l'homme rouge du fond de la salle se leva et se couvrit de sa toque au large galon d'or pour lire la sentence, comment se fit-il que je n'étouffai pas sa voix sous mes vociférations, cette voix qui éclatait à mes oreilles comme la trompette du jugement dernier?

Car, depuis les trois longs jours que je suivais, sans en rien perdre, ce malheureux procès dans tous ses détails, que de fois ma gorge avait été étreinte par des mots qui voulaient sortir malgré moi, et que j'avais violemment refoulés au fond de mon être! Péniblement vainqueur jusque-là, je crus que cette fois, à la lecture de l'arrêt, ma poitrine allait enfin éclater, et que j'allais être forcé de crier aux juges, aux jurés, au public: « Moi aussi, je suis coupable, et je le suis plus que l'homme qui est là, sur ce banc! »

Il n'en fut rien pourtant. Bien qu'il me parût que ces paroles terrifiantes dussent sortir toutes seules de mon gosier, il me sembla en même temps, par la plus étrange des contradictions, que malgré tous mes efforts je n'eusse pu parvenir à les prononcer, et que je fusse tombé mort avant qu'aucun son s'échappât de ma bouche; de sorte que tout en étant poussé par une force intérieure à m'accuser publiquement, je sentais une force supérieure qui arrêtait l'aveu au passage.

Donc, grâce à je ne sais quel inexplicable et satanique secours, je suis parvenu à retenir, même au moment suprême, ce qui m'aurait si bien soulagé: la proclamation de mon crime.

Mon crime!... Suis-je vraiment un criminel? Froidement, impartialement, je me cite et me fais comparaître devant ma propre conscience; la partie juste, saine, sensée qui est en moi examine le barbare qui a commis l'acte, et elle n'ose le condamner.

Pourquoi? Car l'acte a été commis, je ne saurais le nier. Je vois, comme si c'eût été il y a quelques instants, je vois la foule hurlante, entourant le malheureux, et, au premier rang de cette foule, un homme qui, les yeux hagards, pousse plus fort que les autres, contre ce misérable qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vu, le cri effroyable: « A mort! » Je vois ce même

homme portant à la victime le premier coup, le coup qui l'abat à terre et qui est le signal de la curée; je vois une masse grouillante s'agitant au-dessus de la place où cette victime vient de s'effondrer, et des poings fermés qui se lèvent et s'abaissent avec violence; j'entends au-dessous des piétinements et des chocs de talons qui heurtent quelque chose d'osseux et de sonore; puis, sortant de ce remous humain, j'entrevois une chose qui, un instant auparavant, avait été vivante et qui, maintenant, n'a plus ni forme ni consistance; cette chose est couverte de boue et de sang, et il est difficile de reconnaître qu'une semblable loque, qui n'est plus qu'un cadavre, avait été un homme.

Et je vois toujours l'homme qui avait crié plus fort que les autres: « A mort! » et qui avait porté le premier coup, s'enfuir la pâleur au front, comme dut le faire Caïn après le meurtre d'Abel.

Et ce fugitif c'est, ô honte, le fils de mon honnête, bon et loyal père, de ma douce et sainte mère; cet assassin, c'est moi!

Quand je dis que c'est moi, j'entends que c'est bien mon corps, revêtu des traits de ma physionomie; ce sont mes membres, recouverts de mes propres vêtements; mais est-ce bien *moi*, c'est-à-dire ma conscience, ma volonté, mon âme enfin?

Problème terrifiant! cauchemar de mes nuits et de mes jours, dont l'obsession épouvantable ne me laisse, depuis le moment fatal, pas une seconde de répit.

Plus je le creuse, ce problème, plus il me semble, vision pleine à la fois de consolation et d'effroi, que la conscience qui dirigeait alors ce corps n'était pas la mienne; que la volonté qui souhaitait, commandait et faisait exécuter le meurtre, m'était étrangère aussi.

Cette âme, alors, qui serait venue se loger furtivement en moi, quelle serait-elle? Et s'il en fut vraiment ainsi, comment expliquer que j'ai conservé la mémoire de ce qu'elle a pensé et voulu? A faire une telle recherche, je sens la folie, la hideuse folie, s'emparer de moi; ce serait le comble : assassin et fou! Oh! que la tombe ne s'ouvre-t-elle pour m'offrir l'asile suprême où tout s'oublie?...

Quand on en arrive, comme moi, à ce point de douleur et d'épouvante, le remède ne peut plus être que dans le mal lui-même. Loin donc d'essayer de chasser mes pensées et mes souvenirs, ce sera pour moi un soulagement de les évoquer, de les analyser, de les comparer, d'en savourer toute l'amertume et la cruauté, et qui sait? Dans cette résurrection de mes misères et de mes maux, dans cette analyse que je ferai ainsi de moi-même, peut-être trouverai-je la clé du mystère?

.....Suis-je semblable aux autres hommes? Comment le savoir : on ne se connaît guère soi-même et on ne connaît pas du tout les autres. Nous ne savons d'eux que ce qu'ils nous manifestent, que ce que nous en recueillons par l'intermédiaire des sens, c'est-à-dire leurs paroles et leurs actions; mais qu'est-ce que cela? Qu'ont ces symboles grossiers et étrangers de commun avec ce qu'ils sont censé représenter, c'est-à-dire avec l'être spirituel et intérieur? Rien, peut-être.

Et non seulement nous ne les connaissons pas, ces autres hommes qui s'agitent autour de nous, mais encore sommes-nous bien sûrs de leur existence? Nous croyons, en effet, qu'ils sont, parce que étant certains que nous sommes, et voyant que comme nous ils ont un corps, des membres, des sens, et qu'ils agissent aussi comme nous, nous concluons par analogie que le foyer intérieur qui fait mouvoir leur machine est le même que le nôtre; simple supposition. Mais je ne m'attarde pas à insister sur ce point préliminaire, sentant combien la base est étroite et chancelante et combien elle met en péril la raison qui a la témérité de s'y vouloir poser.

Il m'est donc infiniment difficile, en admettant que les autres hommes existent ailleurs que dans mon esprit, de discerner si oui ou non je suis pareil à eux. Je serais cependant plutôt porté à croire à une complète dissemblance, et pour cela il me suffit de me rappeler le passé.

D'aussi loin qu'il me souvienne, j'étais un enfant doux et rêveur, parlant peu, sentant très vivement, et me faisant une sorte de point d'honneur de n'en rien faire paraître; élevé tendrement, d'ailleurs, par un père et une mère qui me chérissaient et pour lesquels, en retour, j éprouvais une affection sans borne que je leur manifestais le moins possible par des signes extérieurs.

Assez languissant, quant aux facultés intellectuelles, je me développai tout d'un coup, au grand étonnement de ma famille, dès que, ayant atteint l'âge de six ans, j'eus été envoyé à l'école. Du jour au lendemain, ce fut une transformation complète; en m'asseyant sur les

bancs de la classe, mon intelligence fut brusquement comme tirée d'un sommeil profond pour s'ouvrir subitement, par une véritable métamorphose, à l'irruption soudaine d'un jet de lumière. Sans effort, je comprenais tout ce que disait le maître, et je fus bientôt à la tête de mes condisciples; une vivacité étonnante avait remplacé l'engourdissement dans lequel mon esprit avait semblé plongé jusqu'alors; bref, je n'étais plus le même enfant.

Mais il faut croire que cette transformation n'avait pas de bien profondes racines, car elle n'avait aucune stabilité. Lorsque, les vacances me séparant de mes camarades, je me retrouvais isolé, je sentais s'évanouir et se dissiper cette faculté de perception et d'assimilation, cette lucidité précieuse; de jour en jour ma nature première reparaissait, et au bout de quelques semaines, j'étais redevenu l'enfant doux, borné et de faibles moyens que j'avais été autrefois; c'était comme si...

Ah! je n'ose achever, j'ai peur de savoir... Quelle lueur étrange me fait entrevoir tout d'un coup un horizon nouveau! Si la cause du crime était ce qu'il me semble... Mais ce serait trop horrible!... Pourquoi, horrible? Ma personnalité n'y serait pour rien; elle serait hors de cause... Mais de quel monstre, alors, serais-je donc l'instrument funeste?...

Non, je ne puis m'arrêter à cette idée, dont il m'est, en même temps, impossible de me détacher. Pour satisfaire à la fois ces deux besoins contraires, il me faut continuer l'examen de mon passé, quoiqu'il m'en coûte.

(*A suivre.*) OTTO NELLIUS.

---

## CORRESPONDANCE

Mon cher Monsieur Beaudelot,

Je viens de lire dans votre Revue du 10 septembre, la mort du lieutenant d'A. décrite par M. Maleck-Adel. Or, aussitôt que ce dernier m'eut écrit, je lui répondis de suite que certains journaux ayant parlé de l'accident qui a causé la mort du lieutenant d'A..., le médium, imprégné de sa lecture, pouvait avoir inconsciemment fait parler un Esprit. Par retour du courrier le 24, il m'est répondu que Mme G..., interrogée, ne connaissait nullement le fait.

Or, en tout cas, elle ne pouvait connaître les mots : « Il était *écrit* que je devais mourir » et c'est ici que l'histoire devient intéressante. Trois jours après la mort de d'A... une dame de Tours me pria d'aller la voir. Arrivé chez elle, elle me dit :

« Ayant appris que vous aviez voulu sauver M. d'A..., mais que vous n'aviez retiré, du Cher, qu'un corps mort, j'ai demandé à vous voir pour vous dire ce qui m'est arrivé avec cet officier.

« Lundi dernier, il y a aujourd'hui huit jours, M. d'A... *qui avait étudié le spiritisme*, est venu me voir afin de causer de cette science et en même temps parce que je lui avais promis de me faire mettre en somnambulisme par M. X... qui, lui aussi, devait venir.

« Etant endormie, j'ai dit au lieutenant d'A. des choses qui l'ont vivement intéressé par leur vérité et par les noms de ses parents que je lui donnais et qui étaient exacts.

« Enfin. j'ai terminé en disant :

« — Mais ces projets, que vous avez et dont je viens de vous entretenir, ne s'accompliront pas parce qu'*une catastrophe va y mettre empêchement.*

« Comme vous *voyez, quatre jours après arrivait* cette catastrophe. »

Le mot : *c'était l'écrit*, de Versailles, correspond à *une catastrophe va y mettre empêchement*, de Tours.

L'identité me paraît suffisamment probante. Il est à remarquer aussi que l'Esprit a dit à Mme G..., qu'il connaissait le spiritisme, ce qui caractérise encore l'identité.

Mes fraternelles salutations,

Commandant TEGRAD.

## BIBLIOGRAPHIE

*LE CHRIST, LE CHRISTIANISME* et la *RELIGION DE L'AVENIR*, étude philosophique, par HENRI CONSTANT. Un volume in-18 de 409 pages, prix : 3 fr. 50 franco.

Voici un livre très intéressant. L'auteur, un libre-penseur, dans le sens le plus large du mot, s'est donné pour tâche de détruire l'étroit dogmatisme religieux (plus particulièrement chrétien, puisque les autres cultes ne jouent ici qu'un rôle de comparses), et de montrer quelle sera la foi sur laquelle vivra l'avenir, car il n'admet pas les stériles négations matérialistes comme solution. Selon lui, notre période de scepticisme et de négation arbitraire est un temps nécessaire de friche pour le terrain de la conscience humaine, afin qu'y puisse germer et lever la moisson de l'avenir.

Dans la première partie de son travail, Henri Constant étudie la personnalité du Christ, puisque c'est à lui qu'il faut remonter pour élucider le problème religieux moderne. Il démontre clairement le rôle moral et social du Grand Crucifié, et dégage son œuvre des fantasmagories miraculeuses, des

ronces et des épines qui la cachent encore aux yeux des adeptes de la foi aveugle.

La deuxième partie a pour but de démontrer l'arbitraire et l'artificiel des dogmes religieux sur lesquels repose le christianisme.

Enfin, dans la troisième partie, l'auteur aborde, dans un style simple et clair, les grands problèmes de l'existence de Dieu et de l'âme. L'étude de l'âme l'amène naturellement à celle des phénomènes psychologiques et physiologiques, d'où semble se dégager la preuve de son immortalité. La réalité de ces phénomènes, une fois démontrée par des faits nombreux et probants à l'appui, il en tire les conséquences philosophiques, et particulièrement la doctrine des vues progressives de l'entité humaine, doctrine féconde, qui seule rend compte de tous les mystères et de tous les problèmes, et qui, seule aussi, permet d'asseoir sur des bases inébranlables notre idéal de justice.

De là, la *Religion de l'Avenir*, si l'on peut se servir de ces mots pour désigner une croyance à base scientifique, qui s'imposera à toutes les intelligences, et non pas, comme l'ont fait les religions du passé, à la seule foi aveugle ; religion sans autels et sans prêtres, où « les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité », comme l'annonce le Christ, sur la margelle du puits de Jacob.

Enfin, des notes nombreuses et savantes terminent l'ouvrage et apportent l'appui de l'autorité des textes et des chiffres aux idées de l'auteur...

Ce livre, qui contient également un intéressant appendice, intitulé *Pensées sur la prière*, s'adresse surtout aux âmes religieuses qui regrettent leur foi perdue et qui désespèrent de la voir renaître, parce qu'elles ignorent qu'en dehors des religions abolies, peuvent naître des croyances plus hautes; il s'adresse aussi aux esprits indépendants, qui ne se rendent qu'à la vérité démontrée; qui ne se contentent pas de rêves et d'hallucinations, et qui se sont fixé pour règle de conduite cette devise des Sakyas, que Henri Constant a prise comme épigraphe de son livre :

« N'acceptez rien de confiance... Croyez seulement au cas où l'écrit, la doctrine ou la parole sont corroborés par votre propre raison ou votre sens intime... Ne croyez que d'accord avec votre propre conscience, mais alors conformez absolument vos actes à vos opinions. »

***

*EVOLUTION DE L'AME ET DE LA SOCIÉTÉ*, par Felipe Senillosa (Traduit de l'espagnol par Alfred Ebelot) 1 vol. 3 fr. 50 franco.

M. Felipe Senillosa a réussi à condenser dans ce petit volume un attachant résumé des principales questions qui se rattachent aux sciences psychiques. Après en avoir montré les lointaines origines dès les débuts de l'histoire, et suivi le lent et irrégulier développement à travers les âges, il explique où elles en sont aujourd'hui, depuis que des savants de valeur ont appliqué à ces recherches les procédés précis de la méthode expérimentale.

Il fait voir que les déductions qu'il est légitime de tirer des découvertes déjà faites, loin d'être en contradiction, comme on l'a prétendu, avec la logique et la raison, peuvent servir de base à une doctrine philosophique très cohérente et très solide. Cette doctrine est fort incomplète encore. C'est à l'expérience à fournir les matériaux nécessaires pour la parachever. Il ne s'agit pas d'abandonner le principe fondamental de l'école positiviste, que rien ne doit être admis qui ne soit démontré expérimentalement. Il s'agit de trouver un mode d'expérimentation qui permette d'étudier, avec les ressources que nous offre la matière, ce principe immatériel, ce potentiel spécial et indestructible, qu'on est convenu de désigner sous le nom d'âme.

Le problème se trouve ainsi clairement, on peut dire carrément posé. M. Felipe Senillosa a tiré de ce point de vue, et de la discussion des expériences les plus caractéristiques sur lesquelles il s'appuie, des développements intéressants. Ceux qui sont familiers avec les sciences psychiques liront avec plaisir cette exposition nourrie et brève de leurs propres idées. Ceux qui n'en ont qu'une faible teinture, ou les tiennent même en suspicion, trouveront dans ces pages ce qu'il n'est guère permis à tout homme un peu curieux des questions de son temps, d'en ignorer.

***

La *Société d'éditions littéraires*, 4, rue Antoine-Dubois, place de l'Ecole-de-Médecine, Paris, vient de mettre en vente *URBAIN GRANDIER* ou *le Précurseur de la Libre-Pensée*, par Thomas Bensa, Prix : 2 fr. franco.

Ce livre fera du bruit; il est très véhément. L'auteur qui s'est inspiré de nos plus grands poètes et prosateurs et qui a lu aussi, on le sent au style de certaines descriptions, les *Mystères de l'Inquisition*, de V. De Ferréal ; nous dépeint avec une rare vigueur une époque où le Clergé était tout-puissant : l'inquisition régnante.

Son ouvrage se divise en deux parties :

1° *Urbain Grandier*, poème en cinq chants ;

2° *Les Débuts d'Urbain Grandier*, nouvelle dramatique, qui a Loudun pour cadre et le XVII<sup>e</sup> siècle pour témoin.

Le poème est frondeur d'un bout à l'autre; la nouvelle, à l'instar de l'ouvrage en vers, est une violente diatribe contre l'ancien régime. Le tout est un plaidoyer en faveur des principes immortels qui ont ouvert en Europe l'ère des sociétés nouvelles.

Ce beau livre, d'une lecture attrayante et facile, et qui se recommande par ses qualités littéraires aussi bien que par son exacte documentation historique, n'est pas une œuvre de simple critique; il a une portée plus haute, et l'auteur qui est un vrai philanthrope, la définit dans son avant-propos par ces mots :

« Je respecte toutes les institutions, tout autant qu'elles sont conformes à la raison; mais je repousse toutes celles qui ne sont pas basées sur les sublimes principes de la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen.

---

*L'Administrateur-Gérant :* A.-M. Beaudelot.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.